



ADMINISTRATION
6, quai de la Guillotière, 6
VENTE EN GROS
4, rue de Jussieu, 4

SOMMAIRE :

La Taverne de la Tête-d'Or, par PIERRE LE GALLOIS.
Le Cousin du Diable, par GONTRAN BORYS.
Le Baiser de Judas, par VAN DER HANN.
La Belle Nanette, par HORACE MAX.

ABONNEMENT :
Un an . . . 8 francs
Six mois . . 4 —
Le Numéro : 10 c.

LES DRAMES LYONNAIS 15

LA TAVERNE

De la Tête-d'Or

PREMIÈRE PARTIE
MAC-HIRTON L'HERCULE

Quel spectacle, à la fois odieux et éniyant, pour un homme comme le violent Irlandais, pour un sauvage sans force contre ses passions, que celui qu'il eut sous les yeux, quand s'avançant sans bruit, grâce au soin qu'il avait pris de quitter ses chaussures, il pénétra dans l'alcôve. Les formes qui, à distance, se dessinaient vaguement, accusaient alors nettement

leurs contours voluptueux ; et, à la faveur d'un dérangement de la couverture, il apercevait, ici la naissance d'un sein adorable, là un pied mignon, ailleurs un bras comme celui-là de Vénus.

La rage jalouse et la passion qui torturèrent le cœur de Mac-Hirton ne peuvent se comparer qu'à celles qu'éprouva le puissant Hercule, fils de Jupiter, en voyant sa Déjanire aux bras du traître Nessus, ou à la fureur d'un fauve, surprenant sa femelle ronronnant avec un amant jusque-là dédaigné.

Que fait le lion en pareille circonstance ? Sa voix formidable heurte de notes lugubres les échos du désert, et, sans hésiter, la gueule ouverte, les griffes en avant il bondit sur son rival. Alors s'engage un de ces combats sans pareils, combat dans lequel le sang coule à flots sous les griffes et les dents, combat qui ne se termine que quand l'un des adversaires, épuisé, blessé, vaincu, s'enfuit, laissant la lionne, témoin impassible jusqu'alors, devenir l'heureuse femelle de l'heureux vainqueur.

Que fit Alcide quand le Centaure infidèle lui enlevait la fille d'Énéas ? Il saisit son arc redoutable, ses flèches qui ne manquaient jamais le but, et bientôt roulait à terre, frappé au cœur, Nessus, forcé de lâcher sa proie.

Mac-Hirton, lui, en face du spectacle qui s'offrit à ses yeux, s'arrêta haletant, fasciné, ses bras se crispèrent violemment, sa poitrine et son cœur furent étreints comme par une main de fer, de sourds grondements s'échappèrent de son gosier desséché, et de ses yeux, jusque-là secs, tombèrent quelques larmes.

Il était là, penché sur la couche, dévorant du regard les imprudents qui se sont joués de son amour, et qu'il tient en son pouvoir ; il était là, immobile, cherchant à deviner, sous la couverture, ce que son œil ne pouvait voir.

Pendant qu'il hésite, partagé entre la haine et la passion, tout-à-coup Eva, qui est tournée de son côté, réveillée par les sourds grondements du fauve, entrouvre les yeux et aperçoit au-dessus d'elle, ce large visage de sauvage échevelé, contracté horriblement par la douleur et l'envie, par la luxure et la rage.

Elle ferme d'abord les yeux, croyant avoir devant elle une vision terrible, être en proie à un sinistre cauchemar ; puis les ouvre de nouveau. La vision était toujours là.

Elle se soulève alors, pâle, effarée, folle de terreur, les yeux démesurément ouverts, et de sa gorge, contractée par l'épouvante, s'échappe avec peine ce cri d'angoisse :

— Oh ! John !

En disant cela, elle le secoue avec force.

Réveillé par ce cri et ce heurt, le Yankee ouvre les yeux et fait un mouvement, tandis que, rappelé à la vengeance par ce cri et ce mouvement, Mac-Hirton étend ses mains formidables vers le jeune homme.

Ce ne fut pas long ; quelques secondes plus tard, tout était fini. Malgré l'Espagnole qui, sans souci de sa nudité entière, et semblable à une tigresse en furie, se jeta sur l'hercule pour essayer d'arracher son amant à des étreintes mortelles, malgré les efforts de John lui-même, pour échapper à son ennemi, le malheureux, saisi au cou, poussa un douloureux gémissement et s'affaissa, étranglé, les yeux hors de la tête, la langue tuméfiée, pendante, sur ce lit, théâtre, peu d'instants auparavant, de son ivresse amoureuse.

A cette vue, la furie, la douleur de la fouguese espagnole ne connurent plus de bornes. Oubliant toute prudence et toute pudeur, elle se jeta au bas du lit en essayant d'appeler au secours. Mais la voix mourut dans son gosier—*vox faucibus hæsit*.

Elle chercha alors à éviter le monstre qui la couvrait sous son regard ardent ; elle le repoussa, se défendant avec ses ongles, essayant de mordre les mains qui l'avaient saisie.

Mais lui, l'enlevant entre ses bras, la pressa contre sa poitrine, avec des rugissements sauvages, l'em-

porta comme le vautour emporte la colombe, et la renversa sur le lit, à côté même du cadavre de son amant.

Alors se passa une scène inouïe, indicible, de caresses brutales, de luxure et de violence, scène parfois entrecoupée de gémissements et de cris de rage, de pleurs et de hurlements de bête ; scène que ne peut décrire la plume, que ne peut reproduire le pinceau.

Combien dura-t-elle ? Longtemps, car la résistance désespérée de la jeune femme excitaient de plus en plus les passions du satyre en rut, meurtrissant d'étreintes brutales, marbrant de baisers dévorants semblables à des morsures, ce corps charmant, ce corps aux formes sans pareilles, qui demeura enfin inerte entre ses bras.

Quand il eut, à loisir, assouvi jusqu'à épuisement sa passion farouche, Mac-Hirton considéra un instant sa victime pâmée et un combat parut se livrer en cette âme sombre comme l'abîme, tandis que, revenue à elle, la jeune fille le surveillait d'un regard où régnaient la honte et la terreur.

Enfin, il sembla avoir pris un parti, car s'approchant de nouveau d'Eva, il étendit ses mains pour la saisir. Mais elle, comprenant la pensée du monstre et sentant renaître en elle l'amour de la vie, la crainte d'une mort hideuse, glissa de ses mains et courut à la porte pour essayer de l'ouvrir.

Ce fut en vain, le géant fit un pas vers elle, et sa main s'appesantit lourde et brutale sur l'épaule nue de l'infortunée, qui tomba à genoux en étendant vers son bourreau ses mains suppliantes :

— Charles, Charles, murmura-t-elle, pardonne-moi, je t'en prie. Tu ne m'as déjà que trop punie. Vois mes bras, mes seins meurtris, mon visage saignant, mon corps brûlé comme par un fer rouge. Charles, grâce, pour celle que tu as aimé, que tu aimes encore et qui te pardonnera tout, elle aussi !

Elle était vraiment belle ainsi, malgré son corps souillé, meurtri, cette créature, qui expiait, d'une façon aussi cruelle, son crime et sa trahison. Elle était belle et séduisante, à genoux les mains jointes, les yeux suppliants.

Et comme immobile, chancelant, le terrible amant hésitait de nouveau entre la haine et la passion, entre la vengeance et la pitié, elle continua :

— Que crains-tu, aujourd'hui que ce pauvre John n'est plus ? Tu ne peux me renier. L'air la violence tu m'as faite ta maîtresse, ta femme ; je demeurerai ta femme et peut-être t'aimerai-je car, quoique terrible, tu est bon, je le sais. Nous sommes jeunes, riches, nous pourrons être heureux ensemble.

Ce disant, elle se leva et s'approchant du géant qui, à mesure qu'elle parlait, s'était éloigné d'elle en détournant la tête, elle prit une de ses mains meurtrières, dans les siennes, tandis que ses yeux cherchaient le regard de l'Irlandais, elle lui dit encore :

— Charles, regarde ta femme et pardonne lui.

— Ma femme ! s'écria-t-il soudain, en la repoussant violemment, ma femme, jamais ! Celle qui portait ce nom était aimante et fidèle, bonne et dévouée, et toi tu n'es qu'un démon femelle vomi par l'enfer. Toi, prostituée, tu porterais le nom de ma sainte Mary, de Mary que, par toi et pour toi, j'ai fait souffrir et mourir !... Non, jamais.

— Eh bien ! non, je serai ta servante, ce que tu voudras, ou je fuirai loin de toi, mais laisse moi vivre, Charles. Je suis jeune... trop jeune pour m'en aller ainsi...

— Et celui-ci, ton complice, n'était-il pas jeune aussi ?

— Je t'aimerai..., je te serai dévouée jusqu'à la mort.

— Mensonge ! Tu ne m'as jamais aimé, je le sais. Tu ne m'aimeras jamais, car entre nous il y a trop de cadavres.

— Charles, grâce !

— Point de grâce pour les assassins. Tu as été la première assassin et tu m'as fait ton semblable : tant pis pour toi. Il faut que tu meures, car je ne veux pas de complices, je veux oublier et pour que je puisse oublier, tu mourras comme celui qui est ici. Tu l'aimais, vous serez réunis dans la mort.

Comprenant que sa perte était certaine, quoiqu'elle put dire et faire, la fière Espagnole retrouva son énergie et se glissant comme une panthère, derrière la lourde table qui occupait le milieu de la chambre, elle saisit un lourd tabouret de bois et le lança à la tête de son ennemi en criant :

— Lâche assassin des hommes sans défense, une femme nue te brave, viens y donc !... Avant que tu m'aies atteinte, grâce à mes cris et au bruit que je ferai, on viendra m'arracher de tes mains. Alors je dirai tout, et nous périrons ensemble.

Elle n'avait pas achevé que, bondissant comme un tigre par dessus le faible rempart qu'on lui opposait, le terrible lutteur tomba sur la pauvre créature qu'il renversa sous ce choc formidable. Alors il étreignit, entre ses serres irrésistibles, le cou mignon de la dame, qu'il enleva comme il eût fait d'un enfant, et qu'il jeta étranglée, mais les membres encore agités de mouvements convulsifs, à côté de son amant.

IX

DUALISME DE MARC-HIRTON. — LES REMORDS D'UN COUPABLE. — LE RÉVEIL DE LA VOLONTÉ. — GO A HEAD. — LE SINISTRE FARDEAU. — ENSEVELISSEMENT. — LE TOMBEAU DES AMANTS. — MISS LUCY. — EN ROUTE !

La terrible exécution perpétrée avec les épouvantables détails que l'on sait, avec ces alternatives de haine et de pitié, de faiblesse et d'énergie, qui témoignent de ce dualisme étrange, personnifiant l'homme

auteur de pareils attentats, l'homme capable de commettre les crimes les plus odieux et de pleurer à la vue d'une enfant sans défense, un silence lugubre régna dans cette chambre du crime.

Mac-Hirton, jusque-là courbé sur sa victime, se redressa la sueur au front, les cheveux hérissés, les yeux hagards, les traits horriblement contractés, et un soupir ressemblant à un rugissement s'échappa de sa poitrine.

Vingt fois, pendant les quelques secondes qui s'écoulèrent entre le moment où il saisit la jeune fille au cou et celui où il l'abandonna inerte à côté de son complice, le cruel exécuteur fut sur le point de faiblir, d'interrompre son œuvre funèbre. Vingt fois il fut sur le point de dénouer les horribles nœuds qui enserraient le cou de cygne de la pauvre enfant, de ranimer sous ses baisers sa victime expirante et tombant à genoux, de s'écrier : « Eva, reviens à la vie ! Eva, pardonne-moi ! Je t'aime ! Je t'aime ! C'est ta trahison et ma jalousie qui sont causes que je t'ai fait souffrir, mais je m'en repens, Eva ! je t'aime ! »

Alors il se surprénait caressant doucement de sa main redoutable les membres charmants qu'il avait meurtris, le cou que ses doigts de fer avaient marbré, le sein adorable qu'il avait baisé et mordu avec rage.

Mais ceci ne durait que l'espace d'un éclair. La volonté farouche reprenait aussitôt le dessus, et il continuait, implacable, l'exécution de ce qu'il nommait sa vengeance.

Alors quand tout fut fini ; quand pâles, horribles, inanimés, reposèrent côte à côte, sur leur couche funèbre, les malheureux amants, qui expiaient, par une mort épouvantable, leur funeste complicité dans la perpétration d'un crime et leur amour éphémère, quand le silence eut succédé au bruit de la lutte, aux gémissements étouffés, quand le râle de la mort eut expiré sur les lèvres tuméfiées de cette divine créature, chef-d'œuvre de perfections physiques, mais chef-d'œuvre aussi de perversité, quand enfin rien ne remua, et que le bourreau n'entendit plus que les battements de son cœur dans sa poitrine d'airain, il s'en alla, chancelant, pâle comme ses victimes, tomber sur une chaise qu'il faillit briser sous son poids.

Courbant vers le sol son front mouillé de sueur, il demeura immobile, songeant à son passé, songeant à son présent, maudissant la main implacable du destin qui s'était appesantie sur lui, et qui, de pays en pays, de chute en chute, l'avait conduit là, où il était dans une chambre d'auberge où il venait d'accomplir un triple crime. Il songeait aussi à ces deux êtres hier pleins de vie, de santé, de beauté et d'amour, et dormant de l'éternel sommeil de la mort.

A Suivre.)

LE 15

COUSIN DU DIABLE

PREMIÈRE PARTIE

Le Diable à Tournai

(SUITE)

Toutefois, poursuivait négligemment celui-ci, la tâche serait ardue, et longue, et périlleuse. Ce peuple tend déjà beaucoup sa chaîne : si l'on touchait brutalement à quelqu'un qu'il honore, il la romprait d'un seul coup. Donc, point de poignard, point de poison... Armes absurdes qui ne sont bonnes qu'à intéresser les masses en faveur de la victime. Mieux vaudrait cent fois...

Ici Cotterel hésita :

— Vous comprenez, dit-il, que je continue la supposition. Mieux vaudrait, disais-je, dépouiller peu à peu votre ennemi de son prestige. Est-il de famille illustre, on le brouille avec la noblesse ; est-il populaire, on le rend odieux à la nation ; est-il influent par ses richesses, on s'arrange pour faire confisquer ses biens ; enfin, a-t-il un passé glorieux, on le force à se couvrir d'opprobre. En un mot, on l'amoindrit de telle sorte qu'une fois ses complots démontrés, il puisse marcher à l'échafaud, non-seulement sans soulever d'émeute, mais encore sans éveiller parmi la foule, un cri, un soupir, un regret.

Diaz écoutait immobile. Une rougeur brûlante avait remplacé son affreuse pâleur habituelle.

— Eh bien ! termina Cotterel, une telle mort ne serait-elle point un enseignement terrible pour les rebelles ? Ne serait-elle pas en même temps pour vous la plus magnifique des vengeances ? Et si vous l'amenez ainsi, ne mériteriez-vous pas réellement le titre de justicier ?

L'Espagnol fléchit un genoux, prit la main du chanoine et y imprima ses lèvres.

— Merci ! s'écria-t-il d'une voix profonde, merci, monseigneur ?... car je vous ai deviné... Cet homme est en Flandre, n'est-ce pas ? Que dis-je ! il est à Tournai. peut-être ? Et vous le haïssez, vous aussi ! Et il vous gêne... et vous voulez vous en défaire ! C'est bien ! donnez-moi son nom, et je vous le jure, sa tête tombera sur l'échafaud... Elle y tombera, monseigneur, comme vous souhaitez qu'elle y tombe, avilie, flétrie, déshonorée...

Cotterel avait retiré vivement sa main d'entre celles de l'idalgo. Il éclata de rire :

Décidément, dit-il, vous avez l'imagination hardie, señor Diégo Diaz ! et je vous trouve bien osé d'attribuer à mes paroles un sens qu'elles n'ont point. J'ai voulu tout simplement vous prouver la différence qui existe entre un assassin et un justicier : j'ai fait une opposition, rien de plus, je vous le répète !

Diégo Diaz babultia quelques excuses, mais son visage demeura rayonnant d'une joie sombre. Diaz conservait sa conviction.

— Et maintenant, dit le chanoine, je vous laisse. Il faut que je retourne, avant l'issue de la messe, à la cathédrale, où déjà mon absence doit être remarquée...

— Attendrai-je ici votre Excellence ?

— Inutile. Disposez à votre guise de cette journée, puis revenez à minuit ; je vous communiquerai mes instructions. Au revoir, Don Diaz !

— De grâce, messire, un dernier mot !

— Parlez !

— Si je réussis dans l'entreprise politique que vous m'avez confiée, quelle sera ma récompense ?

Jehan Cotterel, qui avait descendu quelques marches de l'escalier souterrain, remonta lentement :

— Fouillez votre cœur, Don Diaz de Huerta ! répondit-il. Cherchez-y votre désir le plus ardent... Quel qu'il soit, j'y engage ma parole, ce désir sera exaucé !

Les deux hommes échangèrent un regard profond, ils s'étaient compris.

— Merci encore une fois, monseigneur ! accentua d'une voix pénétrante don Diégo, respectueusement incliné.

L'archidiacre disparut, le coffre reprit sa forme première, et Diégo, enfonçant son feutre sur ses yeux, sortit à grands pas de la maison de Cronimus.

Comme il rentrait à l'hôtellerie du *Pot-d'Etain*, l'idalgo aperçut son ex-guide Gilles, le palefrenier en conversation réglée, sur le seuil de l'écurie, avec un jeune gentilhomme de bonne mine.

Gilles racontait évidemment son aventure du matin. Il agitait de grands bras, roulait de gros yeux et ouvrait une bouche énorme. Son interlocuteur ne l'écoutait qu'à demi, absorbé qu'il était dans la contemplation d'un cheval noir attaché au ratelier.

Or, ce cheval n'était autre que Lucifer.

Diaz s'avança. A sa vue, Gilles s'interrompit et disparut comme une ombre. Le gentilhomme, au contraire, vint au devant de l'Espagnol, son chapeau à la main et le sourire aux lèvres.

— Pardon, monsieur, dit-il après un salut courtois, cet animal vous appartient, m'a-t-on dit ; et quoique le maraud qui s'enfuit là-bas le prétende ensorcelé, cependant, je suis prêt à m'en accommoder, s'il vous plaisait de vous en défaire.

Au son de cette voix, l'Espagnol tressaillit ; à l'aspect de ce visage, il bondit en arrière.

— Vous ! vous ! C'est vous, enfin ! balbutia-t-il.

Le jeune seigneur regarda de droite et de gauche ; puis pivota sur ses talons en cherchant à découvrir la personne à laquelle pouvaient bien s'adresser ces paroles saccadées.

Forcé de se les appliquer à lui-même, il répondit par cette interrogation étonnée :

— Plaît-il ?

L'idalgo, les traits bouleversés, était demeuré im-

mobile et pour ainsi dire en arrêt devant le gentilhomme, qu'il dévorait du regard.

Après une minute d'attente, celui-ci reprit :

— Ma vue paraît vous causer une émotion pénible. Mais j'ai beau fouiller ma mémoire, j'avoue...

Diégo Diaz se croisa les bras.

— Est-ce une raillerie, don Lélío ? interrompit-il. Ou bien est-ce que trois années m'ont rendu méconnaissable, même pour mon mortel ennemi ?

Le jeune homme leva les yeux en l'air, comme s'il eût demandé aux nuages l'explication d'une énigme. On l'entendit même murmurer assez distinctement :

— Que diantre signifie ce galimatias !

Il reprit tout haut :

— Permettez, monsieur. Je ne vous reconnais point, par la raison que je vous vois aujourd'hui pour la première fois ; je ne suis point votre ennemi mortel parce que depuis cinq minutes vous ne m'avez fourni aucun motif de vous haïr ; et quant à ce nom de Lélío que vous m'infligez, il n'a jamais été le mien.

Don Diaz eut un rire amer.

— Oh ! dit-il, je le sais. Mais nierez-vous l'avoir porté en Espagne ?

— En Espagne ? Je n'y suis allé de ma vie.

— Vraiment ! Et Dolorès, monsieur... Dolorès ? s'écria Diaz exaspéré.

— Eh bien, quoi, Dolorès ? fit le gentilhomme visiblement impatienté.

— Ce nom ne vous rappelle-t-il rien ?

— Si fait. Ce nom me rappelle une vieille courtisane andalouse qui est morte à Paris l'an passé.. Après ?

Pour le coup, la conviction de Don Diégo fut ébranlée.

Et pourtant ce svelte et blond cavalier de trente ans qui souriait en face de lui, avait bien les traits nobles et purs, la physionomie loyale, les yeux clairs et vifs, a voix jeune et vibrante de son rival abhorré.

— Et ce ne serait pas Lélío !... balbutia l'Espagnol onfondu.

— Et ! non, non, mille fois non ! je ne suis pas Lélío !... s'écria l'autre, partagé entre l'envie de rire et l'envie de se fâcher. Je suis le vicomte Florestan de Morlac, gentilhomme français. Vous êtes dupe de quelque ressemblance extraordinaire, mon cher monsieur.

— Oh ! oui, bien extraordinaire ! murmura l'hidalgo.

*Le vicomte le toisa du regard. Il avait soupçonné, dans cette phrase, une intention ironique.

— Douteriez-vous de ma parole ? demanda-t-il avec hauteur.

— Nullement, s'empressa de répondre don Diégo.

En effet, il ne doutait plus.

A force d'attention, il venait de constater une différence sensible entre Lélío et l'étranger. Cette différence n'existait absolument que dans les manières. Autant celles de Lélío étaient dignes, nobles et réser-

vées, autant les allures du vicomte paraissaient étourdies et frivoles. Au reste, cette élégance un peu débraillée était fort à la mode, à cette époque parmi la jeunesse de France.

Diaz passa la main sur son front.

— Excusez-moi, dit-il, monsieur le vicomte. Et, si vous le voulez bien, causons d'autre chose.

— A la bonne heure ! répliqua M. de Morlac, qui reprit son insouciant gaité. Revenons à ma proposition.

— Laquelle ?

— Je vous priais de me céder votre cheval. J'ai mené le mien d'un tel train depuis Paris, qu'en arrivant à Tournai, il y a une demi-heure, il s'est abattu entre mes jambes...

— Diable ! il fallait que vous fussiez bien pressé.

— Ma foi, non... J'aime aller vite, voilà tout... Et quoique je sois chargé d'un message...

— Pour le gouverneur, peut-être ? interrompit l'hidalgo, entraîné par ses habitudes d'espionnage.

— Oh ! que nenni ! fit en riant le vicomte. Je n'ai pas de si augustes relations... Pour le patron de cette hôtellerie, tout bonnement.

— Ah !

— Et l'on m'apprend qu'il est dehors... Le faquin dîne en ville, m'a-t-on dit.. En sorte que me voici, forcé de l'attendre.

Contre-temps fâcheux ! observa don Diaz, sur- s'il s'agit d'intérêts importants.

— Importants pour moi... C'est une affaire toute personnelle, et j'ai hâte qu'elle soit terminée. Il ne me sourirait guère d'avoir à séjourner ici. L'on doit s'y ennuyer de façon magistrale.

Et vous comptez repartir aujourd'hui ?

— Ou demain au plus tard. C'est pourquoi j'aurais besoin d'une monture vigoureuse... et pas trop chère, ajouta le vicomte avec un sourire, la fortune ne m'ayant point admis au nombre de ses privilégiés.

Don Diaz, fort content de se débarrasser d'un cheval qui allait lui devenir inutile, répondit gracieusement :

— Si Lucifer vous agrée, mon gentilhomme, prenez-le,

— Merci, monsieur. A quel prix l'estimez-vous ?

Votre prix sera le mien.

— Vous semble-t-il que vingt-cinq ou trente pistoles...

— Va pour trente pistoles.

— Les voici.

— Et maintenant, monsieur, reprit M. de Morlac lorsqu'il eut soldé son acquisition, me ferez-vous cet honneur de partager mon modeste dîner ?... J'ai mis l'auberge au pillage ; à défaut de mets exquis, nous aurons du vin passable.

(A suivre.)

LE

15

BAISER DE JUDAS

(SUITE)

— Mère ! mère ! du courage gémissent Joseph et Georges, essayant tout en nageant de soutenir Marie.

Alors, le magyar jeta sur les eaux un appel désespéré, qui retentit lugubrement dans la nuit.

Quel consolant espoir ! un cri répondit à son appel, un cri très rapproché, et bientôt, à quelques pas de lui, émergea des flots une tête qu'il reconnut pour celle du batelier Ferrari, dont il se croyait abandonné, sans oser le dire.

— Me voici, dit le brave Giuseppe, prenez courage. J'ai exploré les environs et sai où nous sommes. Nous pouvons nous sauver.

— Comment ?

— Non loin de là est un banc de sable très-étroit, à fleur d'eau, il faut nous y rendre. puis après nous y être reposés, nous gagnerons l'îlot du Paladin, un rocher situé à un mille environ de la côte. Allons, suivez-moi.

— Hélas ! il est trop tard pour moi, murmura la princesse, qui perdit connaissance et échappa au bras qui la soutenait.

Giuseppe et le prince plongèrent simultanément et ramenèrent le corps inerte de Marie de Hesse-Rheinsfeld. La soutenant chacun d'une main, ils nagèrent ainsi dans la direction indiquée par le courageux marin.

Ils luttèrent ainsi pendant un quart d'heure et commençaient à perdre à la fois la force et le courage, quand Giuseppe jeta un cri de joie.

— A droite, jeunes gens, dit-il, aux fils du prince, voyez ce bouillonnement de l'onde, c'est là qu'est le banc de sable. Allez en avant prendre pied afin de nous aider à soutenir votre mère quand nous aborderons, mais assurez-vous bien que le terrain est solide.

Après quelques minutes encore d'efforts inouïs, ils touchèrent enfin au banc qui, large à peine de quatre pas, gisait à fleur d'eau. Heureusement que la mer était basse et d'un calme parfait, sans cela ils n'eussent pu se soutenir sur cet étroit espace, balayé sans cesse, quand la mer est grosse, par les lames en furie.

Giuseppe et Franz essayèrent alors de rappeler à la vie la princesse, toujours sans connaissance. Ce fut en vain ; la suffocation produite par l'immersion, jointe à un état de faiblesse maladive, avait amené la mort.

Après un long temps employé par le prince en frictions et en insufflations, d'après le conseil du marin,

il se releva pâle, désespéré, tandis que celui-ci secouait tristement la tête.

— Croyez-vous qu'il n'y ait plus d'espoir ?

— Hélas ! je le crains. Oui, la chose est certaine maintenant, la princesse est morte.

— Morte ! notre mère, gémissent les enfants en pleurant.

— Morte ! Marie, ma sainte et dévouée compagne. Est-ce bien possible !... O Marie ! est-ce bien ainsi que tu devais me quitter ? Pourquoi ne sommes-nous pas tombés ensemble sur un champ de bataille ?

Et le roi des Kurucz, tombant à genoux, s'arrachait les cheveux en sanglottant.

— Priez avec moi, mes enfants, pour l'ange qui vient de nous quitter, priez. Mais jurez aussi, sur ce corps charmant, aujourd'hui mort, qu'animait une si belle âme, jurez haine à l'empire et à l'empereur, jurez de venger notre chère morte, si je ne puis le faire.

— Nous le jurons ! répondirent Joseph et Georges en étendant solennellement la main sur le corps de celle qui avait été Marie, duchesse de Hesse-Rheinsfeld, princesse Rakoczy.

— Je le jure aussi, exclama Giuseppe. Soyez tranquille, monseigneur, je suis Calabrais et ne pardonne ni une injure ni une trahison. Nous nous vengerons du misérable et de ses complices.

— Ses complices ! En avait-il donc ?

— Oui, quand ce ne serait que ceux qui l'ont recueilli dans leur barque.

— C'est vrai. Qui peuvent-ils être ?

— Je le sais, moi.

— Vous !

— Oui, je vous ferai part de ce que je sais à ce sujet, en attendant le jour qui ne peut tarder.

— C'est bien. Mais comment allons-nous faire pour transporter jusqu'à la terre ferme le corps de la princesse, car je ne veux pas qu'il devienne la proie des poissons ou des oiseaux.

— La princesse reposera dans la terre, je vous le promet.

Franz pressa silencieusement la main de leur courageux compagnon d'infortune.

Pendant le reste de la nuit, les naufragés demeurèrent accroupis sur le sable humide à côté du corps de la pauvre Marie. Alors, tandis que Joseph et Georges, brisés de fatigue, sommeillaient les coudes sur leurs genoux, Giuseppe expliqua à Franz sur quelles probabilités ils basaient l'accusation de complicité formulée par lui d'une façon aussi positive.

— Ces complices existent, dit-il. Je les ai vus, je les connais. Ils m'avaient promis une récompense pour seconder leurs desseins que j'ignorais, mais que je soupçonnais. J'ai refusé. Je ne demande qu'une chose aujourd'hui : nous venger de ces misérables. Laissez-moi donc vous raconter les choses qui vous intéressent. Nous avons tout le temps, avant que

le jour paraisse, pour nous permettre de gagner la côte sans nous égarer.

— J'écoute.

— Il y a un mois environ, quelque temps après que vous eussiez pris l'habitude de faire chaque soir une promenade sur le golfe, dans ma pauvre *Sirène*, qui dort aujourd'hui sous les ondes...

— Je vous promets une barque auprès de laquelle la *Sirène* ne serait qu'une coque de noix. Elle pourra se nommer la *Reconnaissance*, car elle vous rappellera que nous vous devons la vie, et que nous ne l'oublierons jamais.

— Oh ! Monseigneur...

— Continuez, Giuseppe...

— Il y a un mois, dis-je, deux seigneurs, des amis du vice-roi de Naples, vinrent me trouver dans ma demeure que j'habite seul, hélas ! depuis la mort de ma pauvre Lucrezia arrivée il y a deux années, et le départ de ma fille Léona, qui a suivi son mari en Sicile. Ces seigneurs étaient âgés tous deux. L'un surtout, de haute taille, était courbé comme un laurier blanc sous l'ouragan. Ce fut celui qui m'adressa la parole. Il me demanda sans préambule si, pour une bonne somme d'argent, je serais disposé à rendre un service. A la question que je fis relativement au genre de service réclamé, il me répondit qu'il fallait d'abord m'engager par serment à exécuter un ordre qui me serait donné, moyennant quoi on me compterait cent ducats.

— Cent ducats !

— Oui. Vous comprenez quelle somme c'était pour un pauvre homme comme moi. C'est pourquoi, le premier moment d'étonnement passé, je soupçonnai qu'il s'agissait évidemment d'une chose périlleuse, d'un crime peut-être, et j'insistai pour connaître la chose. Mais on refusa de me la faire savoir avant que je n'eusse fait, devant la madone, serment d'exécuter l'ordre qui me serait donné. Sur mon refus absolu, nous en restâmes là.

— Ce n'est pas tout ?

— Attendez. Le jour même que le prétendu Antonio vint se présenter à moi comme mousse, voulant dit-il, apprendre à conduire une barque pour naviguer sur le lac Maggiore, au bord duquel est situé le château de son maître, je rencontrai les deux seigneurs dont je vous ai parlé, rôdant autour de mon habitation. Puis, hier même, alors que j'allai vendre du poisson à la ville, je les vis de nouveau sans qu'ils m'aperçussent, se diriger vers ma barque dans laquelle Antonio était assis, occupé en apparence à raccommoder les filets, mais commençant en réalité son œuvre criminelle. Je le comprends aujourd'hui.

— Oh !

— Étonné, je me cachai derrière un bâtiment en réparation sur le rivage, et j'observai ce qui allait se passer. Je les vis causant avec Antonio. Le désir me vint alors de savoir qui ils étaient et de questionner Antonio à leur sujet. Pour ce faire, je me dirigeai à

la hâte vers la ville, afin de me débarrasser de mon poisson, et me mis ensuite en embuscade sur le chemin que nos inconnus devaient suivre en revenant, et qu'ils suivirent en effet. Je sus ainsi qu'ils habitaient le palais San-Martino...

— San-Martino !...

— Oui, et qu'ils se nommaient réellement le comte Antonyi et...

— Le major Vernsteiner...

— Justement. Mais il se fait appeler le comte Augustini et le major, Andréo.

— Oh ! les misérables ! les misérables ! Vous avez deviné juste, Giuseppe. Le traître Antonyi est l'oncle du traître Kamieski. Et ils sont venus habiter à côté de moi, car ma demeure est voisine du palais San-Martino, pour connaître mes habitudes et consommer leur forfait. Oh ! les misérables... Et cet Antonio ?...

— Hélas ! le temps ma manqué pour l'interroger à loisir... Oh ! malheur !.. Peut-être aurais-je prévu et empêché le crime.

— Ne vous accusez pas, Giuseppe.

— Oh ! vengeance contre ces coquins d'Autrichiens qui se jouent ainsi de la vie des honnêtes gens.

— Giuseppe, vous aurez tout : la récompense et la vengeance si vous me secondez. Cette récompense, du reste, je vous la dois à vous qui vous êtes dévoué, avec une complète abnégation, pour nous sauver tous ; et il n'a pas tenu à vous que nous fussions tous sauvés, même ma pauvre Marie.

— Que dites-vous, monseigneur ? Une récompense à moi. Oh ! non. Giuseppe Ferrari n'a jamais marchandé sa vie, quand il s'est agi de secourir ses semblables.

Le prince ému pressa affectueusement la main du brave Napolitain, puis il lui dit :

— Pour commencer l'édification de notre plan de vengeance, il nous faut des intelligences au palais San-Martino.

— Je m'en charge. Le concierge du palais qui, du reste, m'a déjà fourni les renseignements à leur égard, est un petit parent à moi, auquel j'ai rendu quelques services dans une méchante affaire avec les alguazils. Il m'est tout dévoué.

— Tout est au mieux de ce côté. Attendons.

XXVI

AU LEVER DU JOUR. — L'ÎLOT DU PALADIN. — UN RADEAU IMPROVISÉ. — SAUVÉS !... — AU PALAIS RAKOCZY. — LE PLAN DE GIUSEPPE.

Enfin, le jour parut et les premiers rayons du soleil éclairèrent cette scène étrange, ce lugubre spectacle de quatre naufragés réfugiés sur un banc de sable, au milieu de la mer, veillant pieusement sur un cadavre couché à leurs pieds.

(A suivre)

LA

15

BELLE NANETTE

(SUITE)

Le chef ouvrit la missive, elle contenait ces mots : « Si vous avez l'individu signalé sous la main, surveillez-le bien, et arrêtez-le s'il tentait de fuir. Dans le cas où il se dirigerait du côté de Chalon, suivez-le, nous l'arrêterons ici. Coquin très dangereux. Récidiviste. »

Le maréchal des logis répondit par un exprès qu'il détacha de sa brigade : « Le coquin est dans nos filets ; j'exécuterai ponctuellement vos ordres. »

XXVI

M. l'abbé Andrea Galloni, envoyé secret du pape Pie VII, se croyait donc en sûreté en France où l'on n'a pas trop coutume de molester les gens qui appartiennent à la calotte.

De plus, afin que ceux-mêmes, qui auraient pu le voir sur la route, où à l'entrée de la ville, ne pussent le reconnaître, il avait retiré sa moustache postiche avant de pénétrer chez le fripier.

Il dina de bon appétit, ayant, comme notre ami Jean Labry et le père Laurent, oublié de déjeuner et se coucha paisiblement, car il avait grand besoin de repos. Il eut cependant la précaution de cacher sous son oreiller un couteau d'une dimension fort respectable et un pistolet de poche tout chargé et amorcé, deux objets qu'il avait achetés en arrivant à Buxy.

Le lendemain, à table d'hôte, l'abbé Andrea se trouva placé à côté d'un jeune prêtre français qui l'entendant appeler M. l'abbé, le salua avec courtoisie en lui offrant ses services puisqu'il était étranger.

— Oh ! mon Dieu « fit l'étrange prêtre, en écorchant le français le plus possible, avec un accent italien exagéré, je vous remercie beaucoup » moussa l'abbé, je n'abuserai de vos moments. J'ai été adressé par notre très saint Père à Monseigneur l'évêque d'Autun auquel j'ai eu l'honneur d'être présenté, puis je suis venu modestement, comme c'est l'usage des gens de notre robe, faire visite à quelques bons curés des environs .. que j'ai connus autrefois.

— Ah ! Et lesquels donc ? Je connais à peu près tous ces bons pères.

— Mais...le curé de Montcenis, ceux de Ste-Hélène, de Moroges, de Jully.

— Comme ça se trouve, M. le curé de Ste-Hélène est mon oncle.

— Vraiment ! fit l'étranger déconcerté.

Le jeune abbé n'eut pas l'air d'y prêter attention et, adressant tout à coup, la parole à l'ensemble de la table, il dit à haute voix :

— A-t-on des nouvelles du crime commis à Saint-Désert ?

L'étranger ne put réprimer un tressaillement qui n'échappa pas à son voisin, lequel le regardait alors de l'air le plus naturel.

— Quel crime ? balbutia-t-il.

— Un crime abominable et dont on ne peut connaître le motif. Un jeune homme a été frappé d'un coup de couteau dans le dos par un homme que le compagnon de dn blessé a à peine entrevu. Tout ce qu'il a aperçu, dit-il, c'est une forte barbe noire.

— Ah ! Et... soupçonne-t-on quelqu'un ?

— Oui, répondit l'abbé français, en regardant son voisin, qui devint pâle comme un mort. On suppose qu'il y a là une question...d'amour.

— Ce doit-être cela, dit avec volubilité, l'italien.

— C'est l'avis de ceux qui me racontaient le fait, il n'y a qu'un instant. Il paraît que le jeune homme avait.. des relations avec une jeune fille et que ce serait le père ou l'amant...enfin, vous comprenez.

— En effet, répondirent en chœur, les voyageurs.

— Est-on sur la trace du meurtrier ?

— Je pense que cela doit être, car d'après les renseignements, il aurait gagné, au travers des vignes, le chemin qui conduit du côté de l'Autunois. Ces pays la-bas sont habités par une population de gens peu scrupuleux.

— Certainement les Morvandiaux, dit-on en chœur, ne valent pas cher.

— J'ai même entendu raconter, dit l'italien, une histoire à ce sujet, à Autun. On parlait d'une jeune fille séduite par un jeune bourgeois bourguignon.

— Voyez-vous ! exclama le prêtre français. Quand je vous le disais. Ah ! mes frères, les femmes ! *Mulieres semper perdidierunt viros.*

Comme il n'y avait pas de femme dans l'assistance, chacun applaudit de confiance, bien que personne — pas même le prêtre étranger — n'eût rien compris. On devinait seulement une pieuse catilinaire à l'adresse de ces dames.

Le déjeuner terminé on se leva de table et, bien que l'italien parut rejeter l'offre de sa compagnie, l'abbé français s'attacha aux pas de son confrère de Rome.

— Nous n'aurons pas beaucoup de temps à être ensemble, dit l'étranger, car j'ai l'intention de prendre la voiture de Chalon.

— Tiens, c'est comme moi. Je dois entrer vicaire à Saint-Vincent, l'église métropolitaine de la vieille cité. Je pourrai donc vous être utile.

— Grand merci ! Monsieur l'abbé, j'en userai avec plaisir, pensant demeurer plusieurs jours dans cette ville.

En disant cela, le rusé Italien mentait. Il tenait à se renseigner adroitement, en arrivant à Chalon, sur ce que l'on disait du meurtre commis. La chose est facile lorsqu'il y a un journal dans une localité. C'était le cas de Chalon. (A suivre)

Les Romans publiés par le CONTEUR GAULOIS étant des ouvrages complètement inédits, dont le prix est excessivement élevé, l'administration se trouvait dans l'alternative de cesser sa publication ou de restreindre son format, pour pouvoir faire face à d'aussi lourdes charges. C'est à ce dernier parti que nous nous sommes arrêtés, persuadés que nos lecteurs nous saurons gré de ne pas interrompre les romans dont ils ont commencé la lecture.

L'administration du CONTEUR GAULOIS fera tous ses efforts pour atténuer les conséquences de la diminution de format, en remplaçant la quantité par la qualité.

Nous commencerons prochainement la publications d'un grand roman inédit, intitulé :

La Belle Cordière

Le N° 16 du CONTEUR GAULOIS sera mis en vente Jeudi 9 juin.

Le Gérant, H. ALBERT.

Lyon. — Imp. H. ALBERT, quai de la Guillotière, 6

H. Albert